

Moi – La psychanalyse
Introduction à la traduction
L'écorce et le noyau de Nicolas Abraham

Jacques Derrida

Volume 27, Number 1, mars 1982

Psychanalyse et traduction

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/002543ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/002543ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Derrida, J. (1982). Moi – La psychanalyse : introduction à la traduction / *L'écorce et le noyau* de Nicolas Abraham. *Meta*, 27(1), 72–76.
<https://doi.org/10.7202/002543ar>

MOI — LA PSYCHANALYSE*

INTRODUCTION À LA TRADUCTION

L'ÉCORCE ET LE NOYAU
de NICOLAS ABRAHAM

JACQUES DERRIDA

J'introduis ici — moi —, à une traduction...

C'est de traduction que Nicolas Abraham parle simultanément et non seulement quand il se sert du mot, de la traduction d'une langue dans une autre (avec des mots étrangers) et même d'une langue en elle-même (avec les « mêmes » mots changeant tout à coup de sens, débordant de sens et même le sens, et néanmoins impassibles, à eux-mêmes identiques, imperturbables, vous donnant encore à lire, dans le nouveau code de cette traduction anasémique, ce qu'il aurait fallu de l'autre mot, le même, avant la psychanalyse, cette autre langue qui se sert des mêmes mots en leur imposant un « changement sémantique radical »). En parlant simultanément de la traduction en tous sens et au-delà ou en-deçà du sens, en traduisant simultanément le vieux concept de traduction dans la langue de la psychanalyse Nicolas Abraham vous parlera aussi de la langue maternelle et de tout ce qui se dit aussi de la mère, de l'enfant, du phallus, de toute cette « pseudologie » qui soumet tel discours sur l'Œdipe, la castration, le déni et la loi, etc. à une « théorie d'enfant ».

Mais si Abraham semble *parler* de ces choses archi-anciennes, ce n'est pas seulement pour en proposer une nouvelle « exégèse », pour en déchiffrer ou en déconstituer le sens, puis pour reconduire, selon les voies nouvelles de l'*anasémie* et de l'*antisémantique*, à un procès d'avant le sens et d'avant la présence. C'est aussi pour vous introduire au code qui vous permettra de traduire la langue de la psychanalyse, sa nouvelle langue qui altère radicalement les mots, les mêmes mots, ceux de la langue courante dont elle se sert encore et qu'elle traduit en elle, en une toute autre langue; alors entre le texte traduisant et le texte traduit, rien apparemment n'aurait changé et pourtant il n'y aurait plus entre eux que des rapports d'homonymie! Mais, on le verra, d'une homonymie incomparablement autre. Il y va donc des concepts de sens, de langue, et de traduction. Et en vous parlant de la langue psychanalytique, de la nécessité de s'y traduire autrement, Abraham donne la règle pour lire *l'Écorce et le noyau* : on n'y comprendra pas grand'chose si on ne lit pas ce texte comme il enseigne

* Ce texte paraîtra en entier dans le prochain numéro de *Confrontation* (automne 1982). Nous remercions vivement son directeur, René Major, de nous avoir autorisé à publier cet extrait.

lui-même à lire, en tenant compte de l'«anti-sémantique scandaleuse», celle «des concepts dé-signifiés par la vertu du contexte psychanalytique». Ce texte doit donc se déchiffrer à l'aide du code qu'il propose et qui appartient à sa propre écriture.

Or voilà que je suis supposé introduire — moi — à une traduction, la première sans doute, en anglais, d'un essai majeur de Nicolas Abraham. Je devrais donc m'effacer sur le seuil et, pour faciliter la lecture, limiter les obstacles de traduction qui tiendraient à mon écriture ou à l'idiome de mon habitus linguistique. Soit. Mais comment faire pour ce qui tient à la langue elle-même ?

Moi, par exemple.

C'est, comme toujours avec une langue, l'alliance d'une limite avec une chance.

En français, à la différence du *Ich* allemand et du *I* anglais, «moi» va comme un gant au sujet qui dit *je* («moi, je dis, traduis, introduis, conduis... etc.») et à celui qui se prend, se laisse ou fait prendre pour objet («prends-moi, par exemple comme je suis» ou «traduis-moi, conduis-moi, introduis-moi... etc.»). Un gant à travers lequel, même, je *me* touche, ou les doigts, *comme si* j'étais à *moi-même* présent dans le contact. Mais *Je-me* peut en français se décliner autrement : par exemple : «Je me souviens», «Je me moque», «Je me fais plaisir», etc.

L'apparence de ce «comme si» n'est pas un phénomène parmi d'autres. «Entre le 'je' et le 'me'», le chapitre ainsi intitulé situe un «hiatus», celui qui, séparant «je» et «me», échappe à la réflexivité phénoménologique, à l'autorité de la présence à soi et à tout ce qu'elle commande. Ce hiatus de la non-présence à soi conditionne le sens dont la phénoménologie fait son thème mais il n'est lui-même ni un sens ni une présence. «Le domaine de la psychanalyse, lui, se situe précisément sur ce sol d'*impensé* de la phénoménologie». Si je cite cette phrase, ce n'est pas seulement pour marquer une étape essentielle dans le trajet du texte, le moment où il faut bien se demander «comment inclure dans un discours, quel qu'il soit, cela même qui, pour en être la condition, lui échapperait par essence?» Et aussitôt après : «Si la non-présence, noyau et ultime raison de tout discours, se fait parole, peut-elle, — ou doit-elle, — se faire entendre dans et par la présence à soi? Telle apparaît la situation paradoxale inhérente à la problématique psychanalytique». La question touche bien à la traduction, à la transposition dans un discours de sa propre condition. C'est déjà très difficile à penser puisque le discours traduisant ainsi sa propre condition sera encore conditionné et manquera dans cette mesure à sa fin, comme à son commencement. Mais cette traduction sera encore plus étrange : elle devra traduire dans du discours ce qui «lui échapperait par essence», à savoir du non-discours autrement dit de l'intraduisible. Et de l'imprésentable. Cet imprésentable qu'il faut par le discours traduire en présence sans rien trahir de cette structure, Abraham le nomme «noyau». Pourquoi? Laissons à cette question le temps de se reposer.

Si j'ai cité cette phrase, c'est aussi pour rappeler que l'«hiatus» reproduit aussi nécessairement un intervalle, le moment d'un saut dans le trajet de Nicolas Abraham lui-même. Lui-même, c'est-à-dire dans le rapport à soi, le *je-me* de sa

propre recherche : d'abord, aussi loin qu'il était possible, une approche originale alliant les questions de type psychanalytique et de type phénoménologique dans un champ où ne s'aventuraient ni les phénoménologues ni les psychanalystes. Tous les essais antérieurs à 1968, date de *l'Écorce et le noyau*, en gardent une trace encore très productive. Je pense en particulier aux *Réflexions phénoménologiques sur les implications structurelles et génétiques de la psychanalyse* (1959); et à *le Symbole ou l'au-delà du phénomène* (1961). Tous ces textes sont maintenant recueillis dans le volume qui porte le titre *l'Écorce et le noyau* (1978). Ils y entourent ou enveloppent l'essai de 1968 (on pourra le dire homonyme) et permettraient à une mise en perspective téléologique de voir s'annoncer toutes les transformations à venir dès ces premiers essais. Et ce ne serait pas injustifié. Mais autour de 1968 la nécessité d'une *brisure*, espace de jeu et d'articulation à la fois, marque un nouveau rapport de la psychanalyse à la phénoménologie, une nouvelle «logique» et une nouvelle «structure» de ce rapport. Elles affecteront et l'idée de système structurel et les canons de «logique» en général. On en a un indice explicite à la fin de l'essai de 1968, quand la démonstration vient d'être faite que les «concepts-clefs de la psychanalyse» «ne se plient pas aux normes de la logique formelle : ils ne se rapportent à aucun objet ou collection d'objets, ils n'ont, au sens strict, ni extension ni compréhension».

En 1968, donc, nouveau départ, nouveau programme de recherches mais le parcours antérieur aura été indispensable. Aucune lecture ne pourra faire désormais l'économie de ces prémisses.

Malgré toute la fécondité, malgré la rigueur du questionnement phénoménologique une rupture s'impose et elle est nette, un retournement étrange plutôt, la conversion d'une «conversion» qui bouleverse tout. Une Note du chapitre «*Entre le 'je' et le 'me'*» situe le «contresens» de Husserl «au sujet de l'Inconscient». Le type du contresens est essentiel et donne à lire l'hiatus qui nous intéresse : Husserl a compris l'Inconscient à partir de *l'expérience*, du sens, de la *présence*, comme «l'oubli d'expériences jadis conscientes». Il faudra penser l'Inconscient en le soustrayant à cela même qu'il rend possible, à toute cette axiomatique phénoménologique du sens et de la présence.

La frontière, très singulière en effet puisqu'elle va partager deux territoires absolument hétérogènes, passe désormais entre deux types de «conversation sémantique» : celle qui opère à l'intérieur du sens, pour le faire apparaître et le garder, se marque dans la traduction discursive par les guillemets phénoménologiques : le même mot, celui de la langue courante, une fois entouré de guillemets, désigne le sens intentionnel mis en évidence par la réduction phénoménologique et toutes les procédures qui l'accompagnent. L'autre conversion, celle qu'opère la psychanalyse, est absolument hétérogène à la précédente. Elle la suppose en un certain sens, puisqu'on ne peut la comprendre en droit sans être allé jusqu'au bout, et de la façon la plus conséquente possible, du projet phénoménologique (de ce point de vue aussi la démarche de Nicolas Abraham me paraît d'une exemplaire nécessité). Mais inversement elle donne accès à ce qui conditionne la phénoménalité du sens, depuis une instance a-sémantique. L'origine du sens n'est pas ici un sens originaire mais pré-originaire, si on peut

dire. Si on peut dire, et pour le dire, le discours psychanalytique, usant encore des mêmes mots — et que ceux de la langue courante et que ceux de la phénoménologie mis entre guillemets — les cite une fois de plus pour dire tout autre chose, et autre chose que du sens. C'est cette deuxième conversion que signalent les majuscules dont les traducteurs français ont justement doté les notions métapsychologiques; et c'est encore un phénomène de traduction qui sert ici d'indice révélateur à Abraham. Nous pouvons déjà reconnaître la singularité de ce qui s'appelle ici traduction: elle peut déjà opérer à l'intérieur de la même langue, au sens linguistique de l'identité. À l'intérieur du même système linguistique, le français par exemple, le même mot, par exemple «plaisir», peut se traduire comme en lui-même et sans véritablement «changer» de sens passer dans une autre langue, la même pourtant où l'altération aura été totale soit que dans la langue phénoménologique et entre guillemets le «même» mot fonctionne autrement que dans la langue «naturelle» mais en révèle le sens noétoco-noématique soit que dans la langue psychanalytique cette suspension elle-même soit suspendue et que le même mot se trouve traduit dans un code où il n'a plus de sens, où, rendant par exemple possible ce qu'on sent ou entend par plaisir, plaisir ne signifie plus lui-même «ce que l'on ressent». (Freud, dans *Au-delà du principe du plaisir*, parle d'un plaisir vécu comme souffrance et il aura fallu tirer la conséquence rigoureuse d'une affirmation aussi scandaleusement insoutenable pour la logique classique, la philosophie, le sens commun et aussi bien la phénoménologie). Passer du mot de plaisir dans la langue courante, au «plaisir» du discours phénoménologique, puis au «Plaisir» de la théorie psychanalytique, c'est procéder à des traductions insolites. Il s'agit bien de traductions puisqu'on passe d'une langue à une autre et que c'est bien une certaine identité (ou non-altération sémantique) qui effectue ce *trajet*, se laisse *transposer* ou *transporter*. Mais c'est la seule «analogie» avec ce qu'on appelle couramment ou phénoménologiquement «traduction». Et toute la difficulté tient à cette «analogie», mot qu'il faudrait lui-même soumettre à la transformation anasémique. En effet la «traduction» en question ne passe pas vraiment d'une langue naturelle à l'autre: c'est bien le même mot (plaisir) qu'on reconnaît dans les trois cas. Dire qu'il s'agit d'un homonyme ne serait pas faux mais cet «homonyme» n'a pas pour effet de désigner, de sa même forme, des sens différents. Ce ne sont pas des sens différents, ce ne sont pas davantage des sens identiques, voire analogues et si les trois mots différemment écrits (plaisir, «plaisir», Plaisir) ne sont pas des homonymes, ils sont encore moins synonymes. Le dernier d'entre eux excède l'ordre du sens, de la présence et de la signification et «cette dé-signification psychanalytique précède la possibilité même de la collision des sens». Précédence qui doit aussi s'entendre, je dirais encore se traduire, selon la relation d'anasémie. Celle-ci remonte à la source et plus haut qu'elle la source, à la source pré-ordinaire et pré-sémantique du sens. La traduction anasémique ne concerne pas des échanges entre des significations, des signifiants et des signifiés, mais entre l'ordre de la signification et ce qui, la rendant possible, doit encore se traduire dans la langue de ce qu'elle rend possible, y être reprise, réinvestie, réinterprétée. C'est cette nécessité que signalent les majuscules de la métapsychologie traduite en français.

Qu'est-ce donc que l'anasémie? et la «figure» qui aura paru la plus «propre» à en traduire la nécessité, est-ce une «figure» et qu'est-ce qui en légitime la «propriété»?

Je devrais m'arrêter ici, laisser maintenant travailler le traducteur et vous laisser lire.

Encore un mot pourtant...